

Et toujours souriants, heureux, ils se regardaient, les yeux dans les yeux, chacun communiquant ainsi à l'autre les impressions de son âme.

— Comme vous êtes belle, ma Georgette, dit Paul ; je n'ai jamais rencontré, dans les tableaux des plus grands maîtres, un regard aussi doux, un sourire aussi suave, une physionomie aussi adorable que la vôtre ; et je vous aime, et c'est moi que vous aimez !... Oh ! comme pour nous la vie est belle !

— Oui, Paul, mon Paul bien aimé, la vie est belle pour ceux qui s'aiment comme nous nous aimons ! Des instants comme celui-ci font oublier toutes les misères par lesquelles on a pu passer... Ah ! mon ami, que de fois il m'est arrivé de prêter l'oreille au doux murmure du vent dans le feuillage des arbres ; alors je croyais entendre votre voix qui me répétait un mot, toujours le même, et je me sentais forte contre les douleurs présentes et pleine de foi dans l'avenir.

— Ce mot, Georgette, que le vent répétait, c'est l'éternel refrain de mon cœur : Je vous aime !

Après quelques instants de silence, Paul reprit :

— Naguère encore, quand je lisais dans un roman la description d'une scène d'amour, je croyais que le romancier créait des fables empruntées à un monde imaginaire ; aujourd'hui, tous les élans d'amour des héros d'un livre me semblent froids en comparaison de ce que je ressens. Oh ! ma Georgette, comme l'avenir me paraît radieux !

Elle l'écoutait souriante, les yeux humides de larmes, abîmée dans l'extase.

— Georgette, continua-t-il, ne vous semble-t-il pas que nous planons au-dessus des misères terrestres ? ne voyez-vous pas comme moi, devant nous, des horizons resplendissants de lumière ?

— Paul, je n'ai qu'un mot à vous répondre : je suis heureuse, bien heureuse !

L'âme tout entière de la jeune fille était dans ces mots.

Il y eut un nouveau silence.

— Ma bien-aimée Georgette, reprit Paul, vous n'avez pas à me dire à la suite de quelles nouvelles avanies vous vous êtes enfin décidée à quitter la maison de ce misérable Reboul ; mon père a tout appris et m'a tout raconté. Comme je vous l'ai dit, il est allé ce matin à Montlhéry ; il désirait vous voir, causer avec vous, afin de vous mieux connaître que par votre portrait.

— Paul, il est donc bien ressemblant, ce portrait ? Tout de suite en me voyant, la concierge m'a reconnue.

— Oui, il est ressemblant ; mais qu'il y manque de choses pour rendre comme je l'aurais voulu l'expression de votre regard et de votre physionomie ! Du reste, vous allez voir et vous jugerez.

Paul se leva, alla prendre le portrait dans la pièce voisine, le mit sur le chevalet et le plaça sous les yeux de Georgette.

Pendant quelques instants, silencieuse, ravie, la jeune fille contempla son image, laissant voir son admiration pour le travail de l'artiste.

— Ah ! Paul, dit-elle, vous êtes bien difficile pour vous-même. Mais cette peinture est superbe, merveilleuse de ressemblance.

Elle se dressa debout et, les yeux noyés de larmes, elle s'écria :

— Ah ! Paul, mon Paul aimé, comme je suis heureuse et comme vous me rendez fière de vous et de mon amour !

— Maintenant, ma Georgette, dit-il, il faut que je vous apprenne ce que vous ne savez pas encore ; mon père consent à notre mariage.

— Vous me l'avez fait espérer, Paul ; ainsi M. Lebrun ne repousse pas la pauvre fille ?

— Comme moi, il ne voit et ne veut voir que les qualités et la bonté de Georgette ; il a beaucoup souffert et il veut notre bonheur pour en prendre sa part.

— Ah ! je l'aimerais bien ; dites-le lui, Paul, je le lui dirai aussi en attendant qu'il me soit donné de le prouver.

La jeune fille resta un instant silencieuse, comme songeuse ; puis tout à coup :

— Paul, reprit-elle, si je retrouvais ma famille, si je devenais riche, très riche ?

Le jeune homme la regarda avec surprise, presque mécontent ; puis, souriant doucement :

— Est-ce que ma Georgette ambitionnerait la richesse, aurait des idées de grandeur, fit-il.

— Oh ! non, Paul, répondit-elle vivement, je n'ambitionne que le bonheur avec vous ; votre amour est ma grandeur !

— Mais alors, pourquoi ces paroles que vient de prononcer ma Georgette ?

— Paul, je vais vous le dire.

Et, brièvement, elle raconta la révélation qui lui avait été faite à Montlhéry par un inconnu.

Paul se mit à rire.

— Est-ce que vous avez ajouté foi aux paroles de cet homme ? demanda-t-il.

— Non, Paul, j'ai été étonnée, voilà tout. J'ai écouté cet homme sans prêter grande attention à ses paroles.

— Vous avez eu raison, ma chère Georgette. Qui est-il, cet inconnu ? Sans doute un commis voyageur facétieux, qui a voulu s'amuser un instant.

— Je le crois, Paul ; d'ailleurs je ne pensais plus à ce qu'il m'a dit, et je ne sais vraiment pas pourquoi cela vient de me revenir à la mémoire.

— Ma chère Georgette, pensons à autre chose de plus sérieux, de plus réel.

— Eh bien, Paul ?

— Ma chère Georgette, vous ne pouvez pas rester ici.

— C'est vrai. Mais qu'allez-vous faire de moi ?

— Je ne puis pas non plus vous installer chez mon père, c'est à-dire sous le même toit que moi.

— Paul, j'irai où vous voudrez.

— Ma chère Georgette, je ne vois que ma mère à qui je puisse vous confier.

— Moi, chez votre mère, Paul ! Mon Dieu, mais c'est trop de bonheur ! Cependant...

— Dites, Georgette.

— Dans sa situation vis-à-vis de votre père, ne voyez-vous pas un obstacle ?

— Non, aucun ; n'est-il pas naturel que ma mère donne asile à la fiancée de son fils ? Georgette, je vais vous conduire chez elle.

Pendant qu'il se débarrassait de son veston de travail et endossait sa jaquette et son pardessus, la jeune fille regardait les deux grands tableaux destinés à l'Exposition.

— C'est beau, c'est bien beau ! dit-elle.

— C'est de vous, Georgette, que me vient l'inspiration, répondit l'artiste ; vous êtes tout entière dans mon travail.

Ils descendirent et entrèrent dans la loge, où Georgette remercia et embrassa l'excellente Mme Michel.

XXIV.—CHEZ LA MÈRE DE PAUL

Georgette ayant pris le bras de Paul, ils descendirent la rue Pigalle, se dirigeant vers le magasin de Mme Prudence.

Celle-ci était occupée avec un client lorsqu'elle vit entrer son fils accompagné d'une jeune fille qu'elle reconnut aussitôt.

Laissant à Elisabeth le soin de traiter avec le client, elle s'empressa d'aller à la rencontre des deux jeunes gens.

— Je n'ai pas besoin de demander à Paul qui vous êtes, mademoiselle Georgette ; je suis heureuse de votre visite, soyez la bienvenue.

En lui prenant la main, elle l'entraîna dans le salon, où Paul les suivit. Alors Léonie embrassa affectueusement la jeune fille et son fils ; puis les ayant fait asseoir à côté l'un de l'autre sur le canapé :

— Maintenant, Paul, dit-elle, apprends-moi donc vite comment il se fait que Mlle Georgette soit à Paris. Ah ! je te remercie d'avoir eu la bonne pensée de nous présenter l'une à l'autre.

— Chère mère, répondit le jeune homme, c'est mieux qu'une visite que vous fait Georgette ; elle a quitté Montlhéry pour toujours ; elle est actuellement sans asile, et comme c'est à ma mère seule que je peux la confier, je vous l'amène.

— Pour demeurer avec moi ?

— Oui, ma mère, jusqu'à notre mariage.

— Ah ! mon cher fils, tu ne sais pas tout le plaisir que tu me fais, combien tu me rends heureuse !

— Si, ma mère, je savais d'avance que vous seriez heureuse d'avoir Georgette auprès de vous, heureuse de lui servir de mère.

— Mon enfant, ma chère mignonne, je vais vous aimer comme si déjà vous étiez ma fille, la femme de mon fils.

— Oh ! madame, comme vous êtes bonne, dit la jeune fille très émue.

— Mais, ma chérie, répliqua Léonie, je vous aimais déjà parce que Paul vous aime ; à présent, je sens mieux encore que j'ai pour vous toute la tendresse d'une mère. Ainsi vous vous êtes décidée à quitter cette maison où l'on manquait absolument d'égards envers vous ?

— Vous pouvez dire, ma mère, où Georgette était constamment maltraitée, grossièrement injuriée.

— Oui, tu m'as parlé de cela, Paul.

— Peut-être, malgré tout, Georgette serait-elle restée encore dans cette affreuse maison, mais, hier soir, son père adoptif l'a chassée.

— Il vous a chassée ! s'exclama Léonie.

— Hélas ! oui, madame.

— Le misérable !

— Ma mère, Georgette vous racontera elle-même tout ce qu'elle a eu à souffrir à l'auberge du "Faisan doré."

— Enfin, ma mignonne, vous n'y êtes plus, vous voilà délivrée. Votre départ de Montlhéry devait forcément arriver et nous n'avons qu'à nous en réjouir. Vous n'êtes pas à votre place dans cette auberge ; ici, ma chère enfant, auprès de moi, vous oublierez vite les mauvais jours.

Vous n'avez rien apporté de Montlhéry, tant mieux.

— Si, madame, j'ai un petit paquet que j'ai laissé chez Mme Michel, la concierge.

— Et que j'apporterai ici demain, dit Paul.

— Si tu veux, mon fils. Mais moi, dès demain, j m'occuperai du trousseau de Mlle Georgette et de ses toilettes ; la fiancée de Paul Lebrun ne peut plus être habillée comme une paysanne. En attendant, ma mignonne, occupons-nous de votre installation. Venez, ma fille ; viens aussi, Paul, il te sera agréable, je pense, de voir la chambre de ta fiancée.

Tous trois gravirent un escalier en colimaçon et pénétrèrent d'abord dans la chambre de la marchande à la toilette, où tout était riche et de bon goût. Ensuite Léonie ouvrit une porte et ils entrèrent dans une autre chambre, moins grande que la première, mais très coquettement meublée aussi.

— Ma chère enfant, dit Mme Prudence, cette chambre est la vôtre ; elle est, comme vous le voyez, voisine de la mienne. Du reste, je n'ai que ces deux pièces à l'entresol. Tu ne dis rien, Paul ; penses-tu que ta fiancée sera bien ici ?